



Accueil

Société québécoise  
de science politique

Colloques

Revue  
Politique et Sociétés

Bulletin de la SQSP

## Recension de Olivier Bertrand, vol. 20, no 1, 2001

### ***La mémoire, l'histoire, l'oubli***

de Paul Ricœur, Paris, Seuil, 2000, 675 p.



À un moment où, mathématiques obligent, on s'évertue à faire bilan après bilan, on se trouve frappé par la disparité de ces retours sur le passé. D'une part, les diverses perspectives engagées, semblant parfois plus près des querelles de clochers que de la véritable histoire, laissent trop souvent perplexe. L'épisode du *Livre noir du communisme*, encore la manchette, en est un exemple parmi bien d'autres. D'autre part, à une époque où la marche implacable de l'Esprit du monde et les aléas de la dialectique ne sauraient guider de façon crédible dans la compréhension des faits politiques et historiques, diverses tentatives pour refuser l'historicisme ambiant paraissent encore hésitantes et non assurées. Le constat : le politologue, l'historien ou le simple observateur se trouvent souvent à la recherche d'une juste compréhension de l'histoire et des phénomènes politiques.

Dans ce contexte, le plus récent livre de Paul Ricœur, intitulé *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, arrive à point nommé. S'interrogeant sur les conditions de possibilité d'un "faire-histoire", Ricœur apporte une contribution d'une grande sagesse et d'une grande pondération. Il est devenu une référence autant pour les philosophes que pour les politologues ou les historiens.

Ce " vaste mémorial du temps ", selon l'expression de l'auteur, comporte trois grandes parties : la première est une phénoménologie de la mémoire ("De la mémoire et de la réminiscence"), la seconde une enquête sur l'épistémologie des sciences historiques ("Histoire/épistémologie"), la troisième une ontologie de l'être historique ("La condition historique"), à quoi s'ajoute un épilogue sur le pardon qui vient accorder à l'ensemble une cohérence de second ordre. Reconnaisant la difficulté d'un parcours long de près de 700 pages, P. Ricœur a eu un souci pédagogique remarquable, de faciliter le travail du lecteur au moyen de " repères d'orientation " qui nous guident tout au long de l'ouvrage.

En premier lieu, "De la mémoire et de la réminiscence" effectue une phénoménologie de la mémoire dont l'intention est de percer le mystère de la "représentation présente et absente". Dialoguant tour à tour avec Socrate, Platon, Aristote, Augustin, Husserl, Halbwachs, P. Ricœur pose d'abord la question "quoi ?" au phénomène mnémonique. Une conception du souvenir comme simple image de l'imagination, l'auteur entre-t-elle à distinguer l'imagination qui fantasme et la mémoire qui se rappelle, ou plutôt qui a véritablement été, signalant par là la visée cognitive de la mémoire. Cette démarche caractérisant la mémoire comme une requête de vérité conduit P. Ricœur à favoriser deux désignations grecques *mnêmè* et *anamnèsis*, la seconde qui, contrairement à la première qui voit la mémoire comme passive et la comprend comme *pathos* ("une peinture de la sensation", dit Aristote), la comprend comme un rappel, une recherche active.

Si la mémoire fait ainsi partie du monde de l'expérience (Husserl), la réminiscence est un coup pour P. Ricœur un pouvoir du soi, celui de "faire-mémoire". Cette visée cognitive de l'homme-capable porte en elle l'espoir d'une "mémoire heureuse", c'est-à-dire fin. Le Heureux est effectivement celui qui "reconnaît" un souvenir, reconnaissance qui est pour l'auteur "le petit miracle de la mémoire".

Cependant, la mémoire n'est pas sans obstacles et abus. Outre la "mémoire empêchée" qui relève du refoulement psychanalytique, la "mémoire manipulée" et la "mémoire déformée" relèvent des distorsions proprement politiques et idéologiques de la mémoire. La mémoire manipulée est celle que l'on exacerbe dans le dessein de promouvoir une identité autour de la crainte ou du refus de l'autre perçu comme un danger. La mémoire déformée est celle que l'on stigmatise, refusant l'apaisement du temps, et qui se manifeste comme un appel en direction de la conscience.

Posant en second lieu la question "qui ?" au phénomène mnémonique, P. Ricœur fait de la mémoire la présupposition de l'expérience commune, selon laquelle la mémoire serait un phénomène uniquement individuel, et l'opposition entre cette dernière conception de la mémoire collective chère à Halbwachs : en une sorte de libre prolongement de Husserl. Il est également inspiré par la théorie de l'"ascription" (attribution de quelque chose à quelqu'un) de Strawson. P. Ricœur propose une triple attribution de la mémoire aux individus, aux groupes et aux autres pris collectivement.

En second lieu, la section "Histoire/épistémologie" enquête sur les fondements épistémologiques de la science historique. C'est parce que l'histoire ne connaît aucun équivalent au phénomène mnémonique de la reconnaissance qu'elle doit se questionner sur les conditions de sa prétention à la vérité, donc sur ses propres limites face au fantasme du savoir de soi de l'histoire.

Cette enquête débute par une revue critique de ce qui peut être considéré comme un document historique, c'est-à-dire à la fois sur les déclarations des témoins et sur la constitution des archives. Cette étape franchie, le questionnement porte sur une "phase explicative/compréhensive", laquelle concerne le mode d'enchaînement entre faits et documents. Optant pour une histoire sociale, P. Ricœur ramène la question prioritaire

recherche historiographique vers les identités et les liens sociaux et propose une « l'histoire comme " histoire des représentations " ».

Ainsi conçue, l'histoire tente de comprendre, sur la base de preuves documentaires: modèles explicatifs, " ce que peut et ne peut pas se figurer sur le monde l'homme donnée ". L'auteur, grâce au rôle fédérateur de l'idée de représentation, dépasse la traditionnelle opposition entre " expliquer " et " comprendre ". L'histoire des repr insiste-t-il, est celle qui est la mieux à même de dévoiler toute la richesse des phés sociaux, qui en exprime le mieux la plurivocité et la différenciation.

Enfin, c'est à la phase de la représentation historique dans ses aspects scripturaires que s'accomplit l'intention historique de représenter le passé en faisant de l'opér historiographique un document qui sera lui-même soumis à la connaissance histor final, au terme d'une section dont l'objectif est de donner son autonomie à l'histor science humaine, débouche sur le concept de "représentance ", lequel désigne la c discours historique à représenter le passé.

En troisième lieu, "La condition historique" étudie les conditions de possibilité d' sur l'histoire. Cette réflexion est herméneutique au sens général d' " examen des n compréhension engagés dans les savoirs à vocation objective " et sa question est " comprendre sur le mode historique?". Elle se déroule en deux temps : un moment moment ontologique.

En un premier temps, la philosophie critique de l'histoire doit imposer ses limites prétention totalisante du savoir historique. Deux dangers sont ici présents : celui c l'histoire comme un singulier collectif érigé en sujet de soi-même et celui d'éleve présent historique érigé en critère de jugement rétrospectif de l'histoire. Si le prem rappelle Hegel, le second est dirigé contre la modernité dont la référence au triomf raison la fait se poser comme juge absolu et comme instance autoréférentielle de l L'historien, pour P. Ricœur, doit tenter d'occuper, vis-à-vis du passé, la position d un procès, c'est-à-dire la position du tiers impartial.

En un second temps, l'ontologie de l'être historique se veut une réflexion, fortem Heidegger, sur la temporalité comme " la précondition existentielle de la référence et de l'histoire au passé ". Le temps se révélant être la structure fondamentale du n d'existence propre à l'homme, l'histoire comme la mémoire (" la mémoire est du te déjà Aristote) sont par conséquent fondés existentiellement dans le souci et la tem souci. P. Ricœur invite donc l'historien à se plonger en imagination dans une hist l'intérieur par les acteurs eux-mêmes. L'histoire ainsi comprise ne vise pas le viva (le mort d'aujourd'hui), mais l'acteur d'une histoire échue. Replacer l'histoire dan perspective, c'est, avec Raymond Aron, renoncer à toutes les conceptions de l'hist déduit " l'événement de la situation antérieure, c'est maintenir la contingence hist refus de la fatalité, c'est prendre au sérieux les acteurs qui ont vécu un présent auj

Mais prendre comme structure fondamentale la temporalité de l'existence humain

faire apparaître l'oubli, perte de la chose absente (en opposition à sa présence dans la mémoire et dans la représentation de l'histoire), comme la grande vulnérabilité à la mémoire et de l'histoire. Si l'oubli au niveau de la mémoire individuelle renvoie à des vulnérabilités physiologiques et psychiques de la personne humaine, l'oubli colle à lui, dans la direction des abus politiques. D'une part, une mémoire manipulée au service de la constitution de récits canoniques prive les acteurs sociaux, non sans une certaine perte de leur pouvoir originaire de se raconter eux-mêmes. D'autre part, l'oubli commandé par la volonté politique de rompre avec un passé traumatique (et relevant de la thérapie que de la recherche de la vérité) prive les acteurs sociaux du nécessaire qui permet une réappropriation lucide du passé et de sa charge traumatique; il tend à se confondre avec l'amnésie.

Enfin, P. Ricœur aborde, dans un épilogue d'une rare profondeur, le pardon comme horizon commun de la mémoire, de l'histoire et de l'oubli. *La mémoire, l'histoire, l'oubli*, construit autour d'une eschatologie de la représentation du passé se structurant "à l'entour du vœu d'une mémoire heureuse et apaisée, dont quelque chose se communique par la pratique de l'histoire et jusqu'au cœur des indépassables incertitudes qui dominent l'oubli", le pardon ne pourrait-il pas constituer ce dénouement heureux de l'oubli ?

Cette question fait culminer le livre au niveau d'une sagesse pratique s'effectuant dans les institutions politiques. Est-il possible de délier quelqu'un de son acte ? Peut-on faire un non-oubli de la mémoire ? La réponse est "non" : "le pardon n'est, il ne devrait être ni normatif, ni normalisant". Est-ce à dire qu'il n'y a pas de pardon ? Non plus. Ici, le philosophe, déchiré, ne tranche pas. "Ne faut-il pas, en quelque façon, que l'oubli par sa propre vigilance, s'oublie lui-même ?" : c'est l'incognito du pardon.

*La mémoire, l'histoire, l'oubli*, par sa profondeur, l'envergure et la richesse de ses réflexions, la pondération et la sagesse de son propos, insuffle une dose de raison, fort bienvenue pour le politologue et de l'historien, à l'entreprise d'une juste compréhension des phénomènes historiques et politiques. Faisant bien plus qu'ajouter un autre ouvrage à la longue revue "du XXe siècle", P. Ricœur, parce que lui-même tiraillé entre la compréhension dialectiquement concrète de Hegel et l'explication formelle d'une pensée critique à la Kant, est un de ceux qui assument le mieux la difficulté de l'analyse politique et l'absence de c'est-à-dire le caractère plurivoque et polymorphe de ses requêtes de vérité. Aussi, ce modèle achevé ni une interprétation parmi d'autres que nous offre P. Ricœur. C'est la déontologie, de celui qui veut comprendre sans recourir ni à une épistémologie unidimensionnelle, ni à la dangereuse prétention des modèles totalisants, mais aux traditions d'analyse, tirant à chaque fois le parti le plus lucide de deux positions fondamentalement polarisées.

Olivier Bertrand  
École des hautes études en sciences sociales (Paris)

[Retour au sommaire – Vol. 20 No 1](#)



[sqsp@er.uqam.ca](mailto:sqsp@er.uqam.ca)

Dernière mise à jour  
6-12-2001 16:47

Conception du site  
[gmconce](#)